

SE VEND  
à la Librairie républicaine  
de GUSTAVE HAVARD,  
rue des Mathurins-S-Jacques, 24.

RÉDACTEURS :  
L. BARRE. — J. VAUMALE.

# LE PILORI

La Vérité rien que la Vérité.

Tout pour la Nation et par la Nation.

Le PILORI paraît les **Judi et**  
**Dimanche** de chaque semaine.

Abonnements.

Un mois. . . . . 0 fr. 45 c.  
Trois mois. . . . . 1 25

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à l'éditeur Gustave HAVARD. — Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

## SOMMAIRE.

Vanité orgueilleuse et maladroite. — Premier pas dans la carrière. — Sauts politiques. — Jésus-Christ et M. Dupin. — Entrée à la chambre. — Eclats. — Alliance avec les jésuites. — Réponse à la clameur publique. — Apparence de dévouement. — Abandon des siens. — Les deux tentes. — La Waterloo des Capets. — Consul d'union jésuitisme. — Désappointement. — Frontière sans pareille. — Le médiateur. — Grands faits d'éloquence. — Père et parrain d'un mot célèbre.

## DUPIN aîné.

Ex-président de la chambre des députés, baron philippin, commandeur de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold, procureur général à la cour de cassation, et représentant du peuple.

Chacun pour soi, chacun chez soi.  
DUPIN aîné.

## PREMIER ARTICLE.

Sur la pierre d'une tombe la vanité a buriné ces mots :

« Ci-git la mère des trois Dupin. »

Et tout pieux visiteur, recueillant ses souvenirs, se demande avec surprise quels titres si grands à l'admiration du présent et de l'avenir on a osé résumer dans cette oraison funèbre; épitaphe roqueilleuse qui écrase la poitrine de la morte, et qu'on dirait empruntée au tombeau de la mère des Gracques.

La flatterie répond :

« A Rome antique les Gracques ! A la fille des Gaules, à la France les Dupin ! »

André-Marie-Jean-Jacques DUPIN naquit à Varzy (Nièvre) le 1<sup>er</sup> février 1785.

Il dut aux leçons de son père, homme d'une vaste érudition, ses connaissances en littérature grecque et latine, en philosophie et dans la science du légiste. Il soutint sa thèse pour le doctorat sous la présidence de M. Treillard, ministre d'Etat.

En 1810, plusieurs chaires furent mises au concours; le jeune docteur se présenta, et ne réussit pas.

En 1812, le procureur général Merlin le proposa pour candidat au siège d'avocat général : il ne fut pas plus heureux; M. Joubert l'emporta sur lui, grâce au crédit de M. de Fontanes, alors tout-puissant auprès de l'empereur.

De ces deux échecs naquit sans doute, dans le cœur de notre héros, la haine que nous verrons bientôt éclater contre le chef de l'Empire.

Traversons rapidement la jeunesse de Dupin, habile écosseur de procès, afin de le voir jouer son rôle de sauteur sur la scène politique, vaste et noble théâtre pour quelques cœurs d'élite, mais réduite aux proportions des tréteaux de la farce et de la pasquinade par notre saltimbanque.

Je n'irai pas sous les voûtes du palais Séguier écouter si, au nom de Dupin, les échos parlent d'avocat cupide ou de généreux conseil; je ne demanderai pas aux *Stacpoole* et à mille autres clients si le docteur en droit vend sa science à un taux modeste ou à celui d'un Israélite.

L'homme public nous appartient; suivons-le donc pas à pas, le knout à la main, sur le terrain des affaires publiques.

En 1815, Dupin fut député à la chambre des représentants par un des collèges électoraux de la Nièvre; sa profession de foi parut belle. . . . C'est le prologue obligé, et sans aucune obligation pour l'avenir, de toute carrière législative.

« En acceptant, dit-il, je considère que je ne change point de profession, que j'ai seulement une cause de plus à défendre, celle de mon pays. »

Oh! mépris et haine à qui comprend si bien la

## DUPIN aîné.



dignité de sa mission et la déshonore!... Entrons à la chambre des représentants, et silence!

Dupin est à la tribune; il refuse à Napoléon le titre de sauveur, que, par don de divination, il se réserve pour lui-même dans l'avenir.

Dans cette mémorable séance il dit aussi : C'est au nom de la nation qu'on se battra, qu'on négociera; c'est d'elle qu'on doit attendre le choix du souverain; c'est elle qui précède tout gouvernement et qui lui survit.

UNE VOIX : — Vous faites le républicain.

Cependant le Corse, qui avait enjambé du golfe Juan au château des Tuileries, venait de jouer et de perdre l'Europe contre Blücher et Wellington; le canon avait sonné l'agonie de Waterloo.

Pour un peu d'or Raguse avait livré Paris : les Capets, brevetés par grâce divine, frappaient aux portes du Louvre avec la lance des Cosaques; des uhlans prussiens portaient en croupe au palais florentin le traître Talleyrand; nous subissions une seconde restauration.

Le parti royaliste reconnaissant porta Dupin à la présidence du collège électoral de Château-Chinon; il l'offrit aussi aux suffrages des électeurs de Clamecy, mais l'avocat n'obtint pas le choix du scrutin.

Dans ces jours de réaction sanglante, le passage de la Conciergerie à la Grève était fréquenté.

Dupin offrit son éloquence à d'illustres détenus.

Ainsi, l'avenir de Dupin commença par la gloire; peut-être son esprit ardent avait-il moins consulté le civisme que le désir de l'éclat, en défendant ces nobles têtes.

En 1830, le jurisconsulte est appelé au conseil du duc d'Orléans, avec mission d'enseigner à monseigneur Rosolin, prince du sang, les notions élémentaires de la science du droit.

L'ambition de Dupin, arrêtée par ses échecs devant l'urne électorale, rêvait d'autres destinées

que des procès en police correctionnelle ou en cour d'assises. Il comprit son siècle...

L'homme absurde est celui qui ne change jamais!

L'ambition le mordit au cœur, et ce fut avec un soupir qu'il regarda la simarre du grand-prêtre des lois, lui qui ne traînait au palais qu'une robe lugubre et sans hermine.

Son génie se tourna vers l'Orient.

Un matin, le frère tourier de la jésuitière d'Amiens avertit le chapitre qu'un homme au pâle visage, au front soucieux, demandait l'hospitalité. Le toit du cloître ne fut pas refusé au pèlerin. . . . Les fils d'Ignace le reçurent avec transport dans leurs bras; les voix et les baisers lui firent fête, la joie était dans Israël, car ce pèlerin était Dupin aîné, avocat en cour royale à Paris.

La clameur l'atteignit, mais pour un si habile homme ce fut moins que rien, et il répondit :

« Je confesse mon affection pour les saints pères; effacez leur noms de Capucins, et dans ces hommes je ne vois plus que des frères, des amis à qui je ne refuserai ni mon attachement ni mon éloquence au besoin. »

A l'apostat! cria le peuple; Dupin, montant sur ses tréteaux cria plus haut, au martyre! à la calomnie!

De ce jour date la guerre à outrance entre Dupin et les Catons patriotes.

Mais en jésuite habile il se ménagea des amis sous tous les drapeaux, des intelligences dans tous les camps.

Des journaux *factieux* furent poursuivis, Dupin se déclara leur champion et les sauva; ses plaidoyers semblaient une expiation offerte à l'opinion. Elle s'assoupit; les indulgents, les niais, les dupes rouvrirent leurs bras, mais les incrédules ne furent pas convaincus, ils dirent : Ce Coriolan en chaperon, ce docteur à travestissement, prête à la cause de la liberté des lèvres encore chaudes des caresses monarchiques. Non! le cœur n'a pas parlé par sa bouche; l'esprit seul a troqué des périodes pour des lingots. . . *Auri sacra fames!*

Il défendit de Pradt, et celui-ci lui envoya trois mille francs, escortés de son amitié; cet appoint fut peu du goût de l'avocat; il le renvoya en demandant trois autres mille francs en échange. Ceci est un échantillon des gentillesse dupinières. — Puis il se fit un grand scandale à propos d'un poète. On disait, aux pas perdus, que Béranger avait en vain crié dans le péril : A moi, Dupin! On se livrait à l'oreille cette lettre dans laquelle la générosité du poète prenait en pitié l'honneur de l'avocat, et quand l'homme des jésuites passait, la main ne se portait pas au chapeau, mais elle le désignait comme un type de rouerie.

Vers ce temps, les collèges électoraux furent convoqués; Dupin brigua les suffrages; et l'intérêt que lui portait le duc d'Orléans, monarque encore inédit, lui valut la majorité des électeurs.

La-dessus il se fait libéral. La cause des hommes libres... voilà désormais la thèse de ses plaidoyers. Sa poitrine faillit éclater quand le cri de liberté en sortit.

Le voilà donc assis au banc des patriotes.

Dans la session de 1829, et sous le ministère Martignac, le tribun brisa tout à coup avec la gauche et la combattit dans deux questions importantes : sur la proposition itérative du vénérable Labbey de Compiègne de mettre Villèle en



accusation, et sur la priorité accordée à la loi de, artementale sur la loi communale.

Que de fois il a plaidé, sous des semblants d'indépendance, la cause de Villèle et de Polignac! Ce désaccord adroit entre la parole et le vote, ce divorce est un chef-d'œuvre de stratégie politique.

Ainsi placé en vedette entre les deux tentes patriote et royaliste, le raffiné de déloyauté abusait les modérés, parlementait avec les hommes de Coblenz, et dupait l'extrême gauche.

Qu'il devait être heureux!

J'arrive au jour du Waterloo des Capets, en juillet 1850. Comme il va fourrager! Ce fut dans ce moment d'ouragan politique que le génie de Dupin battit la nue de ses ailes. Jamais, disent les flatteurs, l'esprit de l'homme ne brilla de plus admirables ressources. Jamais, disons-nous à notre tour, la couardise, la lâcheté, l'imposture, l'hypocrisie, la déloyauté, n'ont été mieux caractérisées que par ce roué politique qu'on ne peut peindre avec des termes acceptés par le goût.

Secouons d'une main impitoyable cette toge de magistrat, ce frac de député sous lesquels se cachent tant de turpitudes, d'hypocrisie et d'inclinations perverses.

Si quelquefois le blâme a marché donnant le bras à l'éloge, que désormais le reproche sans pitié porte seul la parole; que notre indignation appelle sur lui le mépris de la nation, et le mépris: c'est notre pilori, où le peuple de février fustige les lâches.

Exécuteur des hautes œuvres du peuple, découvrez la tête du supplicié, de Dupin, le Talleyrand de la basoche!!!

Le jour qui suivit l'Austerlitz parisien (juillet 1850), on vit des loups cerviers guidés par la trace du sang, alléchés par le butin, rôder sur le champ de bataille. Dupin, suant la peur, trois jours pelotonné sous les voussures de sa cave, se réveilla au chant de la Marseillaise, et apparut sur les cadavres du Louvre en criant: victoire!

Mais le peuple indigné, juge encore couvert de sang et de poudre, lui lança ce stigmate: ARRIÈRE LE LÂCHE!

Cette apostrophe se lit encore en gros caractère sur sa poitrine.

M. Dupin riposte:

« C'est moi, dans mon cabinet, qui, le premier, ai conseillé la résistance. »

Le peuple réplique:

« L'hommage des journalistes à votre caractère s'explique ainsi:

« Le 26 juillet, à neuf heures du matin, le *Moniteur*, greffier officiel, annonce le parjure. Aussitôt M. Sarrans jeune, rédacteur en chef du *Courrier des électeurs*, et M. Léon Pillet, se mettent en marche pour rassembler tous les gérants des feuilles publiques; on se rend au *Constitutionnel*, et l'on apprend que M. Evariste Damoulin n'est pas encore revenu de la campagne, mais qu'un message le ramènera bientôt.

« On convient qu'immédiatement après son retour tous les gérants se rassembleront pour aviser à une résistance légale. A onze heures, M. Sarrans et le rédacteur en chef du *Journal de Paris* retournent dans les bureaux du *Constitutionnel*, et apprennent, avec une surprise qu'ils ne cachent pas, que, sans les consulter et malgré l'opposition de plusieurs journalistes, le rendez-vous a été pris chez M. Dupin aîné, et que l'avis vient d'en être donné à tous les journaux. Tel fut alors l'hommage offert au caractère de M. Dupin, que presque tous les journalistes, par mesure préventive, convinrent de ne se rendre à la réunion qu'avec l'escorte de juriconsultes moins prudents que lui, et chacun d'eux prit pour auxiliaire un avocat de son choix.

« C'est à cette protestation, à cette coalition impromptu, que l'on dut, dans le cabinet de M. Dupin, la présence de MM. Mérilhou, Berville et Orlon-Barrot.

« Voilà le vrai. Est-ce un hommage ou une satire? »

M. Dupin poursuit:

« MM. les journalistes me trouvèrent net et précis sur une question qui, apparemment, les embarrassait. »

Le peuple l'interrompt:

« Non! de par Manuel! vous n'avez pas été net

et précis. On vous a demandé un conseil de député, d'homme résolu; et vous vous êtes écrié, avec l'effroi au visage, que ces questions appartaient à la politique et que votre cabinet n'était ouvert qu'à une consultation de droit.

« Loyola eût-il mieux parlé? »

Le lundi soir tous les députés présents à Paris étaient assemblés chez leur collègue M. Delaborde..... Dupin ne paraît pas.

Le mardi il se glisse furtivement chez Casimir Périer, et là il s'oppose violemment au patriarche de Pompière, qui déclare présider d'après le vœu de ses collègues; il refuse l'admission des électeurs de Paris, guidés par Mérilhou, qui viennent exhorter les députés à se déclarer en permanence et à diriger les citoyens.

Le mercredi, alors que le peuple mettait en joue la royauté, Dupin écrivait à son monarque avec humilité. Malgré l'appel du tocsin, de la fusillade et des huras populaires, Dupin n'est pas à l'assemblée du matin, chez Audry de Puyraveau; il n'arrive qu'à sept heures au rendez-vous de quatre heures, à la maison Bérard, et le soir il est absent de la réunion de huit heures au roulage Puyraveau.

Et il osa, effronterie sans pareille! se plaindre que son nom ne figurait pas sur la protestation signée par les députés!

La cour de Charles fuyait honteuse vers Rambouillet; la route de Neuilly, balayée par les mousquets et les piques des prolétaires, était libre. Dupin frappe à coups pressés aux grilles du château d'Orléans, appelle le fils d'Egalité, et pavoise son habit de rubans tricolores.

Après la fuite des gladiateurs, le batteur allait nous donner une séance de physique politique, d'escamotage jésuitique: Louis-Philippe fut proclamé roi par 219 membres d'un parlement acheté ou gagné par lui.

Vinrent les discussions parlementaires.

Dupin reprit son rôle de médiateur pour replâtrer et badigeonner la Charte de Louis XVIII. Il mit à son chapeau, après avoir fait le signe de la croix, bien entendu, la cocarde tricolore imprégnée d'eau bénite.

Quelques députés avaient cru qu'après avoir rempli le mandat de la nécessité, il était de leur devoir de demander un nouveau baptême électoral, de consulter les suffrages de la France enfin libre.

A ce cri d'abdication, M<sup>e</sup> Dupin bondit de son banc à la tribune:

« Grands dieux! voilà donc le salaire réservé aux vengeurs des tyrans! Si c'est un crime que d'avoir sauvé la patrie, que Samson passe sur nos têtes son triangle d'acier, qu'on nous mène à la Grève! Mais si nous ne sommes coupables que d'héroïsme, d'où vient qu'on nous chasse du Sénat? Les lauriers amassés par nos mains en barricade les portes. Nous ne sortirons pas!

« Pères conscrits, on nous dispute notre gloire! Arrière la modestie: arrachons-lui son voile et montons au Capitole rendre grâce aux Dieux, car je suis le sauveur de la patrie! »

Tartufe en colère ne parle pas mieux, d'honneur!

#### PREMIÈRE CONCLUSION.

Cet homme est un géant quand il parle avec conviction dans une cause civile. Qu'il est coupable de mettre aux gages de viles passions une si haute intelligence! Si il commet des fautes, qu'on les appelle des crimes, et qu'elles soient punies comme telles; car pour lui point d'excuses: son génie comprend et sonde d'un coup d'œil le bien et le mal, l'honneur et l'infamie; si son pied glisse dans la fange, ce n'est pas faiblesse ou aveuglement; c'est que sur le chemin il y a ramassé quelquefois des honneurs, toujours de l'or.

Il y a trente ans, monsieur Dupin, que vous insultez le peuple dans ses affections, dans son honneur, dans sa foi politique; il y a trente ans que vous lui déniez toute vertu, toute capacité, que vous vous cramponnez à ses haillons pour piller sa besace et le souffleter. Le temps est venu de le venger. Ce devoir, nous l'avons rempli avec hardiesse et courage. La justice, vous devez le savoir, monsieur Dupin, est sévère de sa nature. Ce n'est pas de notre faute, à nous, si vous êtes mis dans le cas d'être fustigé. Que le résultat

de votre conduite en arrête d'autres dans leur marche, et nous nous applaudirons d'avoir osé, votre biographie à la main, vous montrer au peuple tel que vous êtes. Nous vous avons suivi jusqu'en 1832; nous ne sommes pas au bout.

V.

#### Le Chemin du Pilori.

M. Thiers abandonne l'Université de l'Etat, parce que, dit-il dans sa circulaire au clergé, elle a cessé d'être l'université des Rollin et des Crevier pour tomber de Carnot en Blanqui et de Blanqui en Fourier; parce qu'enfin l'étude du latin et du grec va être sacrifiée à celle des sciences positives: c'est pourquoi le chef de l'ancien centre gauche passé avec armes et bagages au parti de l'Université catholique.

L'écrivain de l'*Histoire de l'Empire* a toujours été en effet un rhétoricien de l'ancienne école, un ami forcené de l'éloquence grecque et latine en tout ce que cette éloquence a de pompe vaine, de pathos et d'inutiles périphrases: le rival de M. Guizot ressemble beaucoup à Cicéron, par le mauvais côté de l'orateur romain. Quant aux mathématiques on conçoit facilement l'aversion du petit financier pour une science dont il n'a jamais pu comprendre qu'un seul élément, à savoir, la seconde règle de l'arithmétique.

Du reste, que M. Thiers passe ostensiblement aux jésuites, cela ne peut étonner personne. C'est le seul costume qu'il puisse prendre sans s'affubler d'un travestissement.

Vu la taille du personnage, il aura cependant beau faire: à moins d'avoir un porte-queue, ce sera toujours un jésuite de robe courte.

M. J. Favre voulait absolument que Louis Blanc fût mis en accusation. Ah! le malin! c'était une précaution oratoire pour éviter qu'on lui offrit le ministère de la justice. Ce républicain-là est vraiment d'une modestie qui promet. Nous pourrions bien songer à le récompenser.

M. Trélat, le médecin des travaux publics, a dit à l'Assemblée qu'il avait été, à l'égard de M. Emile Thomas, plus médecin qu'homme de pouvoir: ses malades disent aujourd'hui qu'il est plus homme de pouvoir que médecin. Vous verrez qu'il finira par n'être plus ni l'un ni l'autre. C'est le couteau et la meule qui s'usent mutuellement.

L'ex-pair de France et ex-poète Victor Hugo prodigue l'antithèse et toutes les figures de sa rhétorique pour discréditer les ateliers nationaux. Que mettra-t-il à la place? Il le sait, mais il garde son idée in petto, de peur qu'on ne la lui vole. Gare qu'elle ne se perde dans les oubliettes de quelque Burg! La perte serait grave.

En mettant en regard dans un même volume sa femme et sa maîtresse, ses amours illégitimes et ses très-légitimes repentirs, M. Victor Hugo paraissait avoir fait quelque chose de hardi et de neuf: ce qu'on lui demandait depuis longtemps. Or, un fureteur vient de découvrir que si le procédé était quelque peu cavalier, il n'était point absolument nouveau. Un poète couronné, — non point de lauriers, — Louis de Bavière, a donné pour escorte à sa royale épouse, dans son livre de portraits poétiques, une bonne douzaine de Lolas plus ou moins Montès. L'allemand du bavaïrois ressemble tout à fait à du français de Victor Hugo.

M. de Genoude écrivant aux électeurs de Montpellier répète sa fameuse devise: *La république à la base, la monarchie au sommet*. Magnifique! mais les royalistes construiront toujours l'édifice de telle sorte que la pesanteur du couronnement écrasera infailliblement le rez-de-chaussée.

Les employés des Tuileries ont, dit-on, laissé pénétrer dans le château lord Holland, qui s'était muni d'une clef d'or. Il y a longtemps que les portes de la résidence royale ne s'ouvrent que de cette manière. En sera-t-il autrement à l'avenir?

Le Rédacteur-Gérant: J. VAUMALE.

Paris. — Imprimerie de SENEZAN, rue d'Enfer, 1.